

HARRY BENHAIEM

---

*SIMON, l'enfant de Kachara*

Tome 1

---





## Sommaire

Septembre 1950	5
Kachara	11
Kachara en fête	23
Janvier 1951	41
Le premier émoi	53
La vie est belle !	65
Scènes de vie commune	75
Septembre 1952	89
Les premiers évènements	107
La peur s'installe	117



## Septembre 1950

L'air était lourd, irrespirable et opaque. La sueur collait à la peau, moite, aigrette, comme cette odeur de lait caillé qui vous agresse les narines, chez Belkacem le laitier.

Le Yom Kippour touchait à sa fin : il était temps ! La chaleur suffocante de l'été constantinois, cette faim sourde qui vous transforme vos boyaux en « grand huit », rendaient méritoire cette quête du pardon céleste.

D'ailleurs, dans les travées de la synagogue, les hommes, sentant venir la fin de leur calvaire, redoublaient d'ardeur pour entonner les dernières suppliques libératrices.

Simon inhalait, à pleins poumons, cette odeur de « vieux boucs », de sueur rance, qui émanait des aisselles de ces « pauvres brebis égarées ». De temps en temps, pour ne pas suffoquer, il s'emparait, d'un geste vif, de son coing truffé de clous de girofle, et le portait rapidement à son nez.

C'était la tradition à Constantine : tous les enfants, habillés de neuf et rutilants (surtout le matin !), tenaient à la main un coing qu'ils avaient pris soin de

piquer de clous de girofle, car l'odeur qui en émanait, suffisait, paraît-il, à rebuter tout estomac sensible aux sirènes de la faim : même l'estomac devait crier pardon !

Plus d'un enfant était tenté, loin du regard des adultes, de planter férocement ses dents ; mais il fallait être à l'agonie pour consommer ainsi ce fruit âpre et si rugueux au palais.

*(Le temps a passé ! Simon a gardé dans un « recoin de narine », l'odeur anesthésiante du girofle, plantée comme un clou dans sa mémoire.)*

C'était le seul jour où il portait des habits neufs, à lui, rien qu'à lui ; le reste du temps, sixième enfant de la famille, il enfilait, au fur et à mesure que ses quatre frères grandissaient, les vêtements qu'ils lui laissaient pour « soldes » ; point de salut ! L'héritage était obligatoire : la misère imposait son testament ! Seules les chaussures échappaient à la règle : impossible de lui refiler des godasses en si piteux état : le temps et les pavés de la rue, annihilèrent toute transmission possible.

Dans les pieds de Simon, le cuir ne respirait pas longtemps la santé : à l'occasion des matchs du quartier, sous la double action de ses jambes « envoûtantes », dont l'arc prononcé suggérait un début de rachitisme, et de ses frappes répétées sur les boîtes de conserve, ce « ballon du pauvre », elles rendaient l'âme au bout de trois mois, dans un dernier grand soupir, la semelle largement entrouverte, tandis que Simon, le regard triste, contemplait ses doigts de pied ventilés et bordés de noir, comme s'il portait déjà leur deuil, méditant sur la raclée qui l'attendait : son père avait beau gronder, menacer, frapper ou prier, rien

n'y faisait : jouer au football devenait une passion incontrôlée, une véritable pulsion de vie, happé qu'il était par la clarté lumineuse du dehors : c'est fou, ce que la misère au soleil s'habille de lumière !

C'est alors que l'officiant attaqua le « Kol Nidré », plaidoyer pour le repentir du « pêcheur », ultime assaut à la conquête du « Grand Pardon », contrat d'assurance-vie, renouvelable tous les ans, avec tacite reconduction !

Le « talith » de son père atterrit, comme un filet protecteur, sur la tête de ses fils : la couvée était à l'abri ! Soudain, Simon décida de le faire : son cœur accéléra sa cadence ! De grosses gouttes de sueur perlaient à son front ; un frémissement s'empara de tout son corps : il avait du mal à maîtriser le bruit sourd de l'entrechoquement de ses dents.

Simon savait qu'en face, devant l'autel, là où étaient logés les Rouleaux de parchemin, représentant chaque Livre de la Torah, se tenaient les Cohen et les Lévy, dont la tradition assurait que Dieu les avait choisis, pour remplir ce sacerdoce : malheureusement, chaque année, c'était les mêmes voix nasillardes et cacophoniques qui essayaient de répondre aux chants de l'assistance.

« Dieu les avait peut-être choisis, mais ne les avait pas beaucoup gâtés vocalement », pensa Simon.

Alors qu'il commençait à soulever le talith, son père, lèvres en prière, le foudroya du regard, ce regard qui ne perçait l'épaisseur opaque du verre de sa grande myopie que lorsque la religion lui semblait en danger !

Simon perçut la menace, tandis que la voix de son père résonnait sans cesse à son oreille :

« Simon, si tu regardes vers l'autel, des flammes jailliront et te consumeront. »

La peur le tenaillait, terrible angoisse de la mort ! Il lâcha prestement le talith, sentant déjà les flammes lui lécher le visage ! Il n'avait même pas treize ans ! Fallait-il mourir si jeune ?

Il essaya de surmonter son angoisse et recommença son manège ; il souleva à nouveau légèrement le talith, et risqua un regard craintif sur les autres groupes de fidèles : il ne vit que des coupoles blanches, plus ou moins importantes, plantées comme des champignons, dans les travées de la synagogue.

C'est alors qu'il prit son courage à deux mains, et du coin de l'œil, se hasarda à pointer son regard, mine de rien, vers l'autel, où se tenaient les Cohen et les Lévy rassemblés. Aucun éclair fulgurant ne vint le terrasser ! Aucune étincelle n'éclata !

Seule, une légère pétarade s'échappa du groupe voisin, probablement, quelqu'un qui priait avec une « exaltation incontrôlable ».

Simon jubilait de joie et de fierté : il venait de remporter une première grande victoire sur lui-même, ne pas prendre pour « argent comptant » tout ce que son groupe ethnique et social véhiculait ; il venait de s'octroyer le droit à la pensée individuelle, le droit de ne ressembler qu'à lui-même.

*(D'où viens-tu, Simon ? pourquoi es-tu si différent de tes « frères » ? n'étais-tu pas bien au chaud dans le confort religieux et miséreux de ta cohorte ? pourquoi as-tu brisé leur code ? se fondre dans le groupe, chanter, aimer, pleurer, haïr, vociférer, interdire, hurler, avec le groupe, de combien de ces expressions*

*collectives, tu t'es éloigné, Simon, toi l'Enfant de  
Kachara !)*

EXTRAIT



## Kachara

Eh oui ! l'argent ne coulait pas à flots dans sa maison. Simon habitait au 74, rue des Frères-Lévy, dans le quartier juif le plus populaire de Constantine ; « Kachara », mélange fortement épicé de misère, de joie et de saleté, de désespoir moqueur, de musique andalouse accrochée aux rayons lourds et brûlants d'un soleil de plomb.

« Kachara », où la clarté lumineuse butait sur l'épaisse couche d'obscurantisme et de mysticisme qui enveloppait, à des degrés divers, les habitants du quartier, véritable « cour des miracles ».

La rue des Frères-Lévy se terminait par une voûte d'une trentaine de mètres, aussi dangereuse et lugubre qu'un boyau de mine, dès que la nuit tombait.

C'était la « frontière naturelle » entre le quartier juif et le quartier arabe, fait de dédales et de labyrinthes, là, où l'ignorance et la nudité pécuniaire régnaient en maîtres ; ici, vivait l'autre frère de misère, séparé par les frontières juridiques et linguistiques, imposées par le système colonial : « l'indigène », le Franco-Musulman, qui n'était reconnu comme français que

lorsqu'il mourait pour la France ! Ce « franco de port et d'emballage », qui n'en finit pas de faire et de défaire ses valises.

Dès que l'on sortait de la maison, on se trouvait en « plein boyau », d'où l'on apercevait, sur sa gauche, la rue des Frères-Lévy, dans le quartier juif, aux durs pavés gris, qui semblait vous rattacher à la vie, au sortir d'un tunnel qui n'en finissait point !

La voûte avalée à grands pas, de peur d'une mauvaise rencontre dans le recoin ténébreux qui servait aussi bien de pissotière publique non déclarée que d'appui bienfaiteur pour quelque ivrogne, parfois menaçant, en quête de chemin, perdu dans ses brumes opaques.

Certains matins, quelque vomissement traînant le long des pavés, mêlé à l'odeur forte de l'urine, signalait la présence du navigateur égaré, jonché sur le sol, ayant carrément perdu la boussole.

Au sortir de la voûte, l'on saluait Youssef le coiffeur arabe, assis en tailleur devant sa petite boutique, humant jusqu'à très tard dans la soirée l'odeur d'un œillet ou d'un basilic, qu'il avait eu le soin de placer dans un verre, par terre, près de lui.

Parfois sa tête, d'où émergeait un crâne sans qu'aucun poil n'ose s'y pointer, était revêtue de la chéchia locale, une cigarette à la bouche : c'est dans cette posture que Youssef rasait méticuleusement un hérisson, pour son dîner.

Certaines méchantes langues susurraient qu'il se faisait ainsi la main, faute de clients dans sa boutique !

Celle-ci s'ouvrait sur la partie la plus large de la rue, en forme de place, face à la mosquée du quartier : Simon y avait pénétré quelques rares fois, pieds nus,

avec un regard circulaire et furtif. Elle était sobre, faite de mosaïques aux couleurs vertes et bleues, tandis que des nattes étaient posées dans l'espace de prière, et jusqu'aux arabesques des piliers ; l'été ça sentait le frais.

Sur ce même trottoir gauche de la rue, juste après Youssef le coiffeur, on pénétrait dans « el-Koucha » le cœur de la rue, là où l'on pouvait mesurer toutes les pulsations de la vie quotidienne et religieuse : c'était le fournil, véritable poumon du quartier, d'où repartaient, cuits et dorés à point, pains hebdomadaires du shabbat, galettes, gâteaux pour les fêtes ou événements exceptionnels familiaux, plats cuisinés, bref, tout ce qui fait la vie de chaque famille.

« El-Koucha » passé, et toujours sur sa gauche, en descendant la rue, on apercevait, très souvent, une petite silhouette frêle, courbée sur des casiers de bouteilles de vin casher, comptant sa marchandise à l'entrée du magasin.

Il ne fallait pas plus de quatre casiers, posés les uns sur les autres, pour obstruer l'entrée de l'épicerie de monsieur Ktorza ! C'était un petit bonhomme, d'une cinquantaine d'années, frêle, revêtu d'un pantalon à bretelles, dont les cheveux frisés et grisonnants ne dépassaient même pas la planche posée sur deux supports qui lui servait de comptoir.

Son visage était mince, légèrement arrondi, cerclé de lunettes, d'où perçaient deux petits yeux gris, peu expressifs, véhiculant fatigue et gentillesse. Des sourcils broussailleux encadraient la fine monture qui accentuait la petitesse de ses yeux, qui furetaient en permanence, de droite à gauche, tout autour de son trou à rats, par crainte d'être volé par quelque garnement du quartier.